

L'attendu inattendu... Théâtre / Atelier 31 octobre 25

Proposition 1

Ecrire un acte de théâtre en partant du choix d'un ou plusieurs personnages et partant aussi d'une situation, exposée et décrite par les personnages.

Personnages

Chaque personne choisi 1 ou 2 personnages avec la situation de son choix ou celle qui correspondait au personnage.

Sylvie B

Deux jeunes voyageuses, Sylvia la française, et Mary l'Anglaise, rencontrent Mado la maraichère appelée Croque-la-Vie ?

Odette

Henri et sa phobie des chaussures sales...

Joël

Alain, homme à femmes, disparaît...
Mireille attend...

Patricia

Mathilde et ses voyages...

Catherine G

Deux marchandes sur un marché parisien, l'une vend de la viennoiserie, l'autre de la charcuterie...
Elles passent leur vie à se chamailler...

Situations

Peurs dans la nature - Hospitalité - Se salir et garder ses chaussures propres - Disparition soudaine d'un homme à femmes - Une femme attend le retour de l'homme qui l'a abandonnée... - Une femme rêve de voyages -

Proposition 2/ Choisir parmi les incipit suivants et continuer le texte :

Et puis, d'où ça me vient cette phobie des chaussures... Tout ça me vient d'où ?

Regarde la femme, Mary, elle a l'air gironde et elle dit qu'elle nous invite ? Qu'est-ce qu'elle nous propose la maraichère ?

Henri, c'est comme l'homme qui était parti chercher des cigarettes, elles devaient être loin les cigarettes, peut être que le bureau de tabac était fermé... Peut-être, avait-il autre chose en tête...

Des facteurs fêlés, il devait en avoir plein les bureaux de poste... C'était le temps des lettres, celui des mandats

Mathilde oubliait qu'elle n'avait plus vingt ans, mais l'école de la vie c'était toujours le voyage, les rencontres, les situations nouvelles. Quelles surprises pour demain ?

Elle l'avait attendu, Mireille, pourtant elle aurait pu vivre autre chose... Un jour elle aussi allait partir avec ou sans bagage...

L'attendu / Sylvie Bouteiller

Deux personnages de femme Sylvia et Mary, dite Croque-La-Vie

1er acte

Mary l'Anglaise dite Croque-La-Vie nous interpelle d'au-delà des nuages.

- Sylvia, la chance que tu as d'être toujours sur terre, accompagnée d'amis ! Tu sais, moi je suis super cool aussi là où je suis... Je regrette un peu nos péripéties, mais bon... J'ai intégré une autre dimension. On m'a mise dans la case des Anges Voyageuses et tu y viendras aussi. Je t'observe, je te vois bien avec tes cheveux gris, tu as perdu un peu de tes capacités physiques, tu ne tentes plus de dormir à la belle étoile, mais la vie t'a appris tant de choses qui devraient t'épargner le purgatoire, sois-en sûre. Te souviens-tu lorsque nous étions si fourbues un soir d'été, que nous avons voulu établir notre campement dans un canal d'irrigation. Que j'avais toujours dans mon sac ma petite dose de vin rouge de France. Oh, ce n'est pas ce qui m'a fait m'envoler dans l'autre monde, non, mais profite bien de la vie, Sylvia ! Les ondes positives t'assureront le paradis.

Je n'ai plus à marcher, tu vois, mais la lumière m'inonde. Je pense que tu as très bien fait de prendre le chemin que tu as pris, les choix que tu as faits nous gardent en amitié au-delà des limites de la vie terrestre.

- Mary je suis très chamboulée de recevoir ce message inattendu. Je pense bien souvent à toi et à nos vacances d'autrefois. Je m'inspire aussi de la force que tu avais, tout petit bout de femme, pour parcourir ta vie cruelle, parfois avec un sac à dos plein de bricoles, parfois avec ta petite Austin Cooper à Bristol pour aller enseigner le français et l'espagnol. Jusqu'à tes trente ans où tu marchais avec des canes et où l'Ange des Voyageuses t'a rappelée. Quoi te dire de plus, je ne sais pas moi, si la vie de notre terre te parle encore. J'espère juste que tu te reposes bien, blottie dans les ailes d'un ange, tu l'as mérité.

Henri et sa phobie des chaussures sales, scène de Patricia Baud

Dans un jardin public très arboré, traversé par une allée centrale, sur ce chemin fleuri, un homme distingué se promène. Ce Monsieur d'environ une soixantaine d'années commence par jouer avec sa barbe soignée, taillée en pointe tel un casque déplacé de l'armée allemande. Cette barbiche plutôt blanche parsemée sur les côtés gardait en son centre une couleur primaire restée foncée, ce signe de résistance dû à la nature souligne une dualité révélée chez l'individu présenté.

Ce Don Quichotte moderne, tout aussi élancé que l'homme qu'il semble singer, sifflote un petit air aux intonations très décontractées. A la Buster Keaton, il saute des obstacles imaginaires en revenant systématiquement sur les demi-pointes, en mimant un équilibriste refusant de tomber. Puis comme las de siffler, il entonne et chantonne à répétition :

- Je me nomme Henri et je suis ravi aujourd'hui. Le temps est si beau, il n'y a pas de pluie, le soleil luit.
Je m'appelle Henri et j'en ri...
Le temps sec me séduit.

(Entrée de Mathilde, femme de soixante ans aussi, assez coquette)

Mathilde :

- Vous avez l'air bien heureux aujourd'hui, Monsieur Henri
-

Henri :

- Joli mois de mai, Madame Mathilde, et j'en suis heureux, pas de pluie et j'en ri !

Mathilde :

- Vous avez de bien belles chaussures, neuves et d'une jolie couleur flamboyante

Henri change de ton :

- Cela ne vous regarde pas !

Mathilde :

- Je ne voulais pas vous offenser, Monsieur Henri, juste vous faire part d'une émotion esthétique devant vos belles chaussures, très originales et bien entretenues

Henri :

- Je ne veux pas que l'on parle de mes chaussures. Vous comprenez bien ou vous ne comprenez rien, c'est un sujet très personnel !

Mathilde :

- Je n'ai pas parlé de vos pieds, Monsieur Henri, mais de ce qui les parent, les enveloppent, les protègent. Il me semble que mon compliment au sujet de vos souliers n'avait rien d'intime, ni de choquant. Juste une remarque qui pouvait être agréable à entendre.

Henri :

- Ce n'est agréable ! Vous parlez de ce qui me fait extérieur mais vous ne parlez pas de ce qui fait sens pour moi.

Mathilde :

- Mais je ne vous connais pas bien, Monsieur Henri, juste en passant, j'ai osé aujourd'hui vous adresser une attention. C'est tout.

Henri :

- Attention à mes pieds !

Mathilde :

- Non, à vos chaussures !

Henri :

- C'est bien ce que je disais, à mon extérieur, mon allure, mon insignifiance. Ce qui m'appartient sans m'appartenir.

Mathilde :

- C'était une approche, Monsieur, quelque chose de léger. De peut impliquant.

Henri :

- Eh ! oui, c'est bien ça mais pour moi c'est un sujet très délicat. Je me sens agressé, trop peu écouté ou trop reconnu comme on déshabille un être fragile avec des mots blessants qui le laisse nu devant ses faiblesses.

Mathilde :

- Je dois vous dire... J'ai un peu de mal à vous suivre, Monsieur. Si je comprends, en échangeant des banalités plutôt gentilles, je vous ai offensé. J'en suis tout attristée. Vous aviez l'air si heureux, Monsieur Henri, en sautillant des obstacles invisibles comme une répétition pour des épreuves à venir. Pour être à la hauteur. Pour ne plus se faire piéger, pour être averti, pour être un homme conscient...

Henri :

- Mais, Madame, vous en faites trop maintenant. Je ne faisais que mimer le pauvre homme que je suis qui évite les flaques d'eau ou la boue grisâtre des mauvais temps d'hiver et d'automne, quelques fois de printemps ou d'été, car je ne supporte pas... Mais je ne supporte pas d'avoir des chaussures sales... Au revoir Madame !

Un marché, quelque part en Seine-St-Denis, scène de Catherine Gaucher

Personnages

Roméo, fils de Christine la vendeuse de viennoiseries

Martine, femme reconvertie dans les lingeeries pour femmes fortes et mère de Juliette, l'amoureuse de Roméo

Martine (*sourire aux lèvres se campe devant Roméo*)

-Que vous arrive-t-il ? demanda poliment le jeune homme

Martine

- Je vais marier ma fille à un riche notable

Roméo

- C'est à cause de ça que tout le monde s'agite et s'évite par la même occasion ?

Martine

- Les nouvelles vont vite ! il est vrai que sur un marché tout se sait

Roméo

- Une question, comment Juliette gère-t-elle la situation ?

Martine

- Disons qu'elle n'a pas eu vraiment le choix et pense aux côtés positifs pour l'avenir

Roméo

- Mais vous n'êtes qu'une marieuse, nous sommes jeunes et nous nous aimons. Vous ne pensez qu'à une transaction contre son gré avec ce vieux plein aux as

Martine

- Oui, nous pouvons résumer la situation ainsi

Roméo

- Mais tout de même elle n'a pas refusé cette alliance ?

Martine

- Je sais l'affection que tu lui portes, mais elle n'a pas tout cassé quand je lui ai parlé de cette union !

Roméo

- Au fait je le connais s'enquiert Roméo fou de jalousie ?

Martine

- Non, c'est un provençal, ancien maire d'un petit village

Roméo

- Alors c'est un vieux mari qui est réservé à ma Juliette ?

Martine

- Oh ! tout doux, il y a vieux et vieux !

Roméo

- En ce moment ma princesse se trouve où ? je veux la voir !

Martine

- Dans le sud avec son fiancé et sa future belle famille

Roméo

- Mais il fait bien trop chaud dans ces contrées sans parler de la sécheresse. Mais pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ?

Martine

- Au début elle a lutté, s'est montée hostile à ces épousailles. Mais cet homme ambitieux et déterminé lui a offert des cadeaux et a fini par gagner sa confiance

Roméo

- Je ne vous crois pas, je vous dis et vous répète que nous nous promettons un amour éternel. Ses engagements vis à vis de ma personne sont profonds. D'ailleurs nous nous sommes rendus chez le médecin, il y a un mois environ, et le verdict est tombé : nous attendons un petit pour le printemps. Sachez que je me battrai bec et ongles pour récupérer ma bien aimée et l'enfant à venir.

Sur un marché parisien, suite des commerçantes, Alain Bellet

Il pleut sur la ville depuis le lever du soleil, les marchandes installent leur stand en se protégeant au mieux de l'eau glacée. Une charcutière s'installe, la pâtissière régale ses collègues avec des croissants chauds

Personnages : La charcutière, la pâtissière, Madame Mado la provençale, Monsieur Henri et ses chaussures impeccables, un poissonnier...

Charcutière

-Elle achète tout le monde, cette garce, avec ses croissants ! Surtout le placier, une brioche, une chocolatine, un gâteau douceur... C'est comme ça qu'il la pistonne après pour la grandeur de son stand... À cette heure, moi je ne vais pas leur donner de la saucisse crue... Tiens, voilà une nouvelle là-bas avec des légumes.

(Elle l'appelle)

Charcutière

-C'est la première fois que tu viens ici ?

Madame Mado

-Oui, j'ai quitté la Provence pour un homme un peu cavaleur qui m'a amené à Paris avant de se barrer... Tu es là depuis longtemps avec ton cochon et tes saucisses ?

Charcutière

-Trente ans, pile ! Avant, il y avait mon homme. Comme le mari de la viennoise aussi, ils sont morts tous les deux à cause d'un type, ouais un accident de bus sur le boulevard Voltaire.

Madame Mado

-Désolée... La pluie va durer longtemps ? Les clients sont rares, à part le fada là-bas... Je n'sais pas comment il fait pour garder ses godasses propres, malgré la pluie...

(L'allée du marché s'anime de plus en plus les vendeurs s'interpellent d'un stand à l'autre)

Viennoiserie

-Tu ne trouves pas qu'elle a encore grossie, la mère la saucisse ?

Le poissonnier

-Faut toujours que tu critiques les autres, toi ! D'ailleurs, toi aussi t'a forcé, faut dire que la viennoiserie ce n'est pas léger, léger, pour les formes...

(Monsieur Henri s'approche, son parapluie en main)

Monsieur Henri

-Ça gueulent toujours, les forains, vont encore postillonner sur mes chaussures !

Charcutière

-Vous êtes bien élégant, Monsieur Henri... Vos pompes sont comme des miroirs, de vrais bijoux, ma parole...

Madame Mado

-Il a l'air un peu timbré celui-là, non ?

Le poissonnier

-Non le timbré c'était Victor, le facteur, mais maintenant il est parti en stage à Saint-Anne ou à Charenton !

La charcutière

-J'ai vu sa sœur Madeleine, l'autre jour, au marché de Saint-Maur... Je lui ai trouvé une mauvaise mine, devrait mieux s'alimenter... Oh, regardez, il y a tout un bus de touristes qui arrivent là-bas... Cinquante cloches d'un coup, c'est encore l'autre morue qui va leur fourguer ses croissants rassis avec un grand sourire...

Le bègue : deuxième scène, texte d'Huguette Varango Da Silva

Notre petit monsieur, celui qui est bègue et qui vient de faire une prouesse, sort joyeux du bar et je l'accoste. Nous sommes en été, il fait très chaud. Il a dû constater que je viens du même endroit que lui.

Moi :

- Bravo, Monsieur.

Le petit monsieur fait un grand sourire, son visage est illuminé. Avec une petite dose d'audace, je l'invite chez moi, tout juste à côté. Il accepte. Nous nous rafraîchissons avec une délicieuse citronnade, puis courageusement, je lui propose un tour sur la plage, non loin. Il accepte. Il est heureux. Nous y sommes. Il fait encore chaud.

Moi :

- Ah je suis heureuse de me trouver sur cette plage ! » Le sable est fin, propre, presque scintillant. « Je n'ai qu'une envie : m'y allonger et me laisser partir dans un merveilleux rêve où je voyage.

Le petit monsieur, je le sais à présent, s'appelle Pierre.

Pierre (s'interroge) :

- Pour... pourquoi tant-tant de ravissements !

Il a la prudence de ne pas trop parler. Il bégaye à peine.

Moi :

- J'ai toujours aimé les voyages, les dépaysements, mais j'ai peu voyagé. Je n'ai pas de regrets parce que j'ai la capacité d'imaginer ce que je désire. Il n'empêche que si l'on me permettait de découvrir d'autres horizons, j'accepterai volontiers.

Pierre m'écoute attentivement, puis il dit :

Pierre :

- Alors ! On se...se jette à...à l'eau ? et il rit.

Moi :

- Je me pose cependant une question : à mon âge, vais-je avoir la possibilité de mettre mon corps à rude épreuve comme à vingt ans où je faisais du scoutisme et où c'était vive la nature et les sauts périlleux et les découvertes de tout genre ! Oh ! Je ferais ce qui correspondra à l'âge de mes os. Je rechercherai le dépaysement comme aujourd'hui sur cette plage plutôt que des randonnées de montagnards.

Pierre :

-P...peut-être que vous serez sur-surprise et que vous aurez encore de-de l'énergie ?

Moi :

- Oui, peut-être et je serai assez raisonnable pour savoir me reposer et hop à nouveau prête pour la prochaine étape !

Pierre :

- La vie est belle, il f...faut la vivre in-intensément, courageusement, et le bonheur sera au-au rendez-vous.

Moi :

- L'âge est notre ennemi mais on peut vaincre cet ennemi par la volonté : c'est ce que je vais faire. Alors Pierre, vous venez avec moi ?

Pierre :

- Nous co...commençons par quel pays ?

Moi :

- Je propose que nous allions à l'OMAC, au pays des écritures.

Henri et Martine, texte d'Odette Gonnot

Henri, petit homme rondouillard, se retrouve dans le hall de l'immeuble tout hésitant à sortir. Déjà plusieurs minutes qu'il piétine ne sachant pas quelle décision prendre. Martine, la voisine voyageuse invétérée, déboule dans le hall avec son sac à dos. Elle voit Henri faire les cents pas.

- Bonjour M. Martin. Vous sortez ou vous rentrez ? Je vous vois hésitant. Vous avez oublié vos clefs, peut-être ?

- Bonjour, Martine. Non, non. C'est juste cette pluie qui m'angoisse et me gâche la vie.

- Mais la pluie, l'eau c'est la vie. Il faut bien qu'il pleuve.

- Je ne nie pas que ce soit nécessaire mais mon drame, ma phobie ce sont les chaussures sales.

- Comment ça ? Les chaussures, dès qu'on les met, forcément elles vont être sales. Il n'y a qu'une façon de ne pas les salir, c'est de les laisser dans un placard. Et alors pourquoi les acheter ?

- Je sais bien. Je vous semble ridicule, n'est-ce pas, et j'ai honte de cette phobie.

- Je ne vous juge pas M. Martin. Convenez, les chaussures ne doivent pas contraindre. C'est la liberté. Et les jours de pluie, ça peut être très joyeux. Rappelez-vous, enfant, vous aimiez sauter dans les flaques d'eau et parfois même éclabousser les autres. On l'a tous fait avec entrain.

- Ben non, justement. Ma mère, un vrai gendarme ! S j'osais, je dirai même une Folcoche m'interdisait presque tout et surtout de sauter dans les flaques d'eau. Avec sa voix de stentor et ses yeux comme des mitraillettes elle me terrorisait. Je ne lui ai jamais désobéi, même quand elle n'était pas avec moi.

- ça me rend triste ce que vous me dites là. J'ai envie de vous dire qu'il n'est jamais trop tard pour une première fois. Etes-vous d'accord pour tenter l'expérience ? Je vous accompagne et je peux même vous tenir la main.

- Euh, je ne sais pas. Je me dis que je n'y arriverai pas.

- Allez M. Martin. Oubliez tout et surtout votre mère. Dites-vous que vous avez dix ans, que vous êtes dans la cour de l'école. Vous verrez tout se passera bien.

Ils sortent de scène par la porte de l'immeuble. Le décor coulisse, laisse place à la rue avec les maisons, quelques arbres, des passants sous leurs parapluies. On entend le bruit de la pluie sur le pavé.

Martine

- Allez M. Martin, pensez à vos dix ans et à toutes ces années gâchées.
- C'est compliqué, je n'ose pas.
- Regardez cette flaque toute petite, posez juste le bout de votre pied.

Mr Martin s'exécute après plusieurs hésitations. Il avance le pied, regarde autour de lui, hausse les épaules l'air de dire « Il ne se passe rien ». Alors il avance l'autre pied et le pose moins délicatement. Quand il entend le clapotis un grand sourire apparaît sur son visage.

- Et bien voilà ? vous l'avez fait. Et je vois que cette première fois vous réjouit.
- Je n'en reviens pas. J'ai même une envie furieuse de recommencer.

Il s'éloigne de Martine, passe de flaques en flaques et saute dedans à pieds joints. Il entame une danse frénétique, s'amuse comme un gamin qu'il est redevenu.

Il s'exclame

- Merci Martine, que du bonheur, je cours m'acheter des bottines en caoutchouc. A bientôt.

Dans la forêt des murmures vertes, scène de Fatou Touré

Le soleil glissait doucement entre les feuilles comme s'il murmurait lui-même des secrets. Cynthia resserra la lanière de sa besace, tandis que Sylvie observait les arbres, attentive : ici, la forêt parlait vraiment.

« Tu entends ? » demanda Sylvie.

Les deux amies s'arrêtèrent.

Un souffle léger, presque un rire, vibrait dans l'air.

— Par ici... par ici... chantaient les feuilles.

Elles suivirent la voix végétale jusqu'à une clairière où la mousse brillait comme du velours.

1. La plante de la phobie des chaussettes sales — Sussetta Purifica

Tout à coup, un petit arbuste se mit à trembler comme s'il retenait un fou rire.

Ses feuilles blanches avaient la forme de petites chaussettes suspendues.

« Voilà ce qu'il faut pour Henri ! » s'exclama Cynthia.

— Oui, confirma Sylvie, Sussetta Purifica. Une goutte de son essence, et même les pires chaussettes du monde sentent la lavande céleste.

— Parfait, ça lui évitera de s'évanouir chaque fois qu'il voit un panier à linge...

Elles récoltèrent délicatement trois feuilles. L'arbuste soupira de soulagement.

— Merci... enfin un peu d'air ! gémit-il.

2. Pour Alain, homme à femme — Transflora Harmonia

Un peu plus loin, guidées par un vent chaud, elles tombèrent sur une plante étrange : ses pétales changeaient de couleur à chaque seconde.

Bleu. Rose. Or. Bleu à nouveau.

« C'est elle. Transflora Harmonia. La plante qui accompagne les transformations... intérieures comme extérieures. »

Sylvie passa sa main au-dessus de la fleur qui vibra doucement.

— Elle apporte paix, équilibre... et elle aide chacun à s'aimer dans ses vérités. Alain en aura besoin.

— Je suis heureuse pour lui, dit Cynthia. Cette fleur l'aidera à éclairer son chemin. La plante se balançait, comme pour approuver.

3. Pour Matilde et son humour de doyenne — Risa Senecta

Le sentier s'éclaircit soudain, dévoilant un buisson rond et dodu qui éclatait de petits « hihihi » graves. Des baies violettes illuminaient ses branches.

— Risa Senecta ! s'écria Cynthia.

— La plante préférée des anciens, dit Sylvie en riant. Une seule baie et tout redevient drôle, même les genoux qui craquent.

— Matilde va encore nous sortir une blague de derrière les fagots... On n'est pas prêtes. Le buisson fit un clin d'œil. Littéralement.

4. Pour les blessures du corps et du cœur — Lunaria Vitae

Enfin, le murmure de la forêt devint un chant doux, presque sacré.

Une lumière argentée les guida vers une clairière secrète. Au centre poussait Lunaria Vitae.

Ses feuilles rondes brillaient comme des lunes miniatures. Son parfum était un mélange d'encens, de pluie et de souvenir heureux. Les deux femmes s'inclinèrent. Cette plante ne se cueillait qu'avec respect. Cynthia murmura :

— Pour ceux qui portent des cicatrices que personne ne voit...

— ... et pour celles du corps qui prennent trop de place, compléta Sylvie.

Elles récoltèrent une seule feuille chacune. La plante vibra, reconnaissante.

Le retour

Alors qu'elles reprenaient le chemin du retour, la forêt chanta derrière elles :

— Merci... revenez quand vous voudrez. Votre bonté nous nourrit.

Cynthia sourit.

Sylvie referma sa besace.

Le chemin s'ouvrait devant elles, prêt pour d'autres missions, d'autres âmes à soigner...

Dans la Forêt des Murmures Vertes, elles savaient qu'elles n'étaient jamais seules.